

Ces Français
qui ont protégé les juifs

Le long chemin des enfants cachés

Réfugiés dans des institutions chrétiennes ou dans des familles d'accueil, ils ont échappé au pire. Mais connu de nombreux déchirements. Après tant d'années, certains témoignent. Reportage en Israël.

De notre envoyé spécial

Les plus jeunes auront bientôt 70 ans. On les appelle, cependant, des « enfants cachés ». Comme s'ils ne pouvaient plus échapper à cette condition, celle de gamins juifs menacés de déportation pendant la Seconde Guerre mondiale et qui ont trouvé refuge, séparés de leurs parents, dans des orphelinats, des institutions religieuses chrétiennes, ou

chez des gens bien, tout simplement. Dans la France occupée, leur survie tenait à peu de choses (*voir, page 54, l'entretien avec Nathalie Zajde*). Changer de nom. Oublier les fêtes et les rites de la religion juive. Taire son adresse d'origine...

Nul ne sait combien ils étaient. L'association qui, en France, réunissait quelques-uns d'entre eux a cessé d'exister. Ils sont parmi les derniers témoins d'un monde juif qui a dis-



REPORTAGE PHOTO: DINU MENDREA POUR L'EXPRESS



Denise Vartin (née Jaskiel),
ici avec son mari,
a été cachée dans plusieurs foyers.
Ci-dessus, avant la guerre,
avec ses parents.



Ci-contre, Ida Studniberg (née Miller). Ci-dessus, avec mère Marie-Aimée de Jésus, qui cacha de nombreux enfants juifs au couvent.

paru – celui du Paris des années 1930, quand leurs parents étaient tailleurs, perruquiers, commerçants sur les marchés... A l'époque, les boulangeries kasher du quartier Saint-Paul, dans le Marais, vendaient du pain au cumin noir aux habitants de la rue, et non aux touristes venus d'ailleurs. Et on entendait parler yiddish, pendant les mois d'été, dans les guinguettes de Brunoy ou de Gournay-sur-Marne (dans l'ex-Seine-et-Oise).

Pour aller à leur rencontre, mieux vaut aller en Israël : quelque 850 « enfants juifs cachés de France » y sont réunis, depuis une quinzaine d'années, au sein de l'association Aloumim (un mot hébreu qui, en français, peut signifier à la fois l'adolescent, l'anonyme et le muet). Pourquoi avoir attendu les années 1990 pour s'organiser ? « Il fallait d'abord se construire soi-même, répond le président du mouvement, Israël Lichtenstein. Constituer une famille, aussi. Se débarrasser de la Shoah, ou tenter de le faire. Comme tous les Israéliens, nous étions tournés vers l'avenir. Et puis, brusquement, quand vous devenez vieux, les jeunes vous posent des questions et vous renvoient vers votre passé. A l'égard de nos petits-enfants, en particulier, nous avons un devoir de transmission. »

Dans son appartement, non loin de Tel-Aviv, Denise Vartin, née Jaskiel,

n'a rien oublié de son enfance. « J'habitais à Paris, dans le XI^e arrondissement, au n° 13, rue de la Forge-Royale. A l'époque, toute la rue était juive : il y avait deux boulangers, deux bouchers, trois épiceries... » Il n'en reste aucune trace ; au n° 13, aujourd'hui, un magasin de vêtements masculins porte le nom de Brutal's. « Quand la guerre a commencé, reprend-elle, j'avais 6 ans. Mes parents venaient de Pologne. Mon père, surtout, parlait français avec un accent. Il vendait du linge de maison sur les marchés. Je savais que j'étais juive, mais j'ignorais que c'était une religion : dans la famille, c'est tout juste si nous allions, pour Yom Kippour, à la synagogue de la rue des Tournelles. » En mai 1941, son papa reçoit un papier vert : une convocation au gymnase Japy. Arrêté, puis interné au camp de Pithiviers, il sera déporté vers Auschwitz le 22 juin de l'année suivante.

Seule, à 9 ans et demi, dans un immeuble vide ou presque

« En 1942, reprend Denise, le port de l'étoile jaune est devenu obligatoire. En découvrant la mienne, mon institutrice, dans l'école de la rue Saint-Bernard, m'a placée au fond de la classe, là où on installait les filles qui avaient des poux dans les cheveux. J'étais mortifiée. » Le matin du 16 juillet 1942, pendant la rafle du Vel' d'Hiv',

un policier se présente à la porte de l'appartement. La mère de Denise s'est absentée chez des voisins. Et la fillette, à 9 ans et demi, est trop jeune pour être emmenée. « Ce matin-là, raconte-t-elle, de notre fenêtre du cinquième étage, j'ai vu partir tous les voisins. La rue était noire de monde. La foule, les cris, les baluchons. C'est une vision que je n'oublierai jamais. »

Sa maman se cache chez des amis. Deux mois durant, Denise occupe seule l'appartement familial, dans cet immeuble vidé de la plupart de ses habitants : « Seule la propriétaire, non juive, restait dans son appartement du premier étage. Une femme épouvantable, qui gardait toujours sa porte entrouverte afin de m'entendre monter ou descendre l'escalier. Elle me demandait tout le temps où était ma maman. Je ne disais rien. » La petite n'y tient plus. Elle prend la fuite, rejoint sa mère, puis se cache dans divers appartements avant d'être prise en charge, sans le savoir, par un réseau de sauvetage d'enfants juifs créé par le pasteur Paul Vergara.

A partir de janvier 1943, elle se retrouve ainsi à Bézancourt (Seine-Maritime), chez une nourrice, Elisabeth Besnard. « C'était un autre monde. Tous les dimanches, on m'emmenait à la messe. Le curé, qui ignorait que j'étais juive, me harcelait sans cesse ●●●

Suite page 56

Ces Français qui ont protégé les juifs

Suite de la page 53

●●● pour que j'aie au catéchisme et que je prépare ma première communion. Mlle Besnard, institutrice à la retraite, m'obligeait chaque jour à écrire une dictée et à lire à haute voix 50 pages d'un livre. Elle était sévère, mais je l'adorais. C'est grâce à elle que je suis devenue ce que je suis. » Tout le temps, la fillette garde le silence sur son identité véritable. « Mais ma nourrice était au courant, bien sûr. Elle a tout fait pour effacer de ma carte d'alimentation l'inscription "Juif", en grosses lettres rouges. C'était trop dangereux ! Nous avons versé de l'encre, du beurre, du Mercurochrome... Et puis, un ami a accepté d'en établir une neuve. » A l'automne 1943, la maison est réquisitionnée par les Allemands : dix soldats et un officier partagent les lieux. « La nuit, reprend Denise, nous nous barricadions dans une pièce, de peur d'être maltraitées par les soldats. »

Des petites juives sont déguisées en bonnes sœurs

Le cauchemar prend fin après la Libération. Quoique... « Un jour, ma mère a sonné à la barrière. J'étais folle de joie. Nous avons pleuré toute la nuit. Puis, à la fin de la guerre, à l'été 1945, mon père est rentré. Il avait survécu, mais ce n'était plus le même homme. Il pesait 38 kilos et souffrait de plaies, sur son visage, qui ne semblaient jamais cicatriser. Lui, si doux auparavant, voilà qu'il me battait avec un tisonnier. » Faute de pouvoir récupérer leur appartement parisien, la famille prolonge de quelques mois son séjour à Bézancourt, dans une autre maison. « Mon père devait sentir à quel point j'adorais Mlle Besnard. Il m'a interdit de la voir. J'étais désespérée. Nous nous retrouvions en cachette, dans la forêt, à l'abri du regard de mes parents. »

Dans les années qui ont suivi, Elisabeth Besnard a disparu de la vie de Denise, qui lui a fait attribuer, en 1997, le titre de Juste parmi les nations. L'ex-enfant cachée ne s'est jamais remise de cette séparation : « Je ne sais même pas où elle est enterrée. Sa maison a été vendue. Elle est partie sans laisser d'adresse. Pour moi, au fond, c'est le plus grand traumatisme. Je n'ai jamais pu lui rendre, après la guerre, un

peu de l'amour qu'elle m'a donné. »

Dans le Paris des années 1930, Ida Studniberg, née Miller, allait à l'école dans la rue Basfroi, non loin de l'appartement de Denise. Elle garde le souvenir d'une enfance heureuse : à la maison, son frère chantait des airs de Tino Rossi pendant que leur père, originaire de Pologne et politiquement à gauche, écoutait Radio Moscou à la TSF. Mais en 1941, l'un et l'autre sont arrêtés. « Je n'ai jamais dit au revoir à mon père, confie Ida d'une voix blanche. Il a été parmi les premiers internés à Drancy. » Pendant l'été 1942, Ida se rend à la gare d'Austerlitz et fuit la capitale, avec sa mère, qui a échappé aux rafles. Ensemble, elles traversent la ligne de démarcation et rejoignent la zone sud. A partir du mois de décembre, la jeune fille, alors âgée de 12 ans, est cachée dans un couvent – « mon couvent chéri », dit-elle – à Corenc, non loin de Grenoble.

Au pensionnat de l'Immaculée-Conception, la mère supérieure, Marie-Aimée de Jésus, cache de nombreux enfants : « Sur une centaine de filles, nous étions 33 juives », se souvient Ida. Aucune ne parle de son passé. « C'était un truc incroyable, poursuit-elle. J'ai sauté de l'univers yiddish, auquel j'étais habituée, à un monde catholique. Lever chaque matin à 7 heures, prière, bénédicité avant les repas, vêpres le soir... Nous avons

eu très froid et on n'avait pas grand-chose à manger, mais j'adorais les bonnes sœurs ! » Le 6 mars 1944, quand la Gestapo fait irruption dans le pensionnat, trois petites filles seulement sont arrêtées. Toutes les autres ont été cachées ou déguisées en religieuses. « Moi, raconte Ida, je suis restée deux heures à genoux dans la chapelle, les bras en croix ! » Plus tard, elle sera cachée dans un autre pensionnat religieux, chez les sœurs de Sainte-Marthe, à Tournon-sur-Rhône (Ardèche) : « Mère Marguerite Marie bravait le danger. C'était un ange. »

En rentrant à Paris, après la guerre, Ida a gardé sur elle, pendant quelques mois, son missel et son rosaire. « C'était une époque douloureuse. Ma mère n'arrêtait pas de pleurer la disparition de son mari et de son fils. Elle n'avait guère de soutien. Et moi, pendant ce temps-là, je me rendais en douce à l'église pour prier... Au bout de quelques mois, cela m'a passé. »

Ida vit en Israël depuis 1998. « Je regarde les chaînes de télé françaises, explique-t-elle. Je suis restée très française. A l'école, j'étais une très bonne élève. Je rêvais de suivre des études longues. Longtemps, j'en ai voulu à la France de nous avoir détruits. Non, n'écrivez pas ça. Je dois beaucoup à ce pays – la culture, les connaissances. J'adore la France. Mais des Français m'ont déçue. » ● **Marc Epstein**

Tableaux orphelins

Quelque 100 000 œuvres d'art ont été pillées en France, pendant la Seconde Guerre mondiale, par les occupants nazis. Au lendemain du conflit, environ 60 000 objets sont rendus, 45 000 d'entre eux étant restitués à leurs propriétaires légitimes – des marchands importants et des grands collectionneurs, surtout, tels que les membres de la famille Rothschild, dont les biens étaient connus ou aisément identifiables. En-

viron 2 000 œuvres restent « orphelines » à ce jour. Confiées depuis le début des années 1950 à la garde des Musées de France, elles sont désignées par le sigle MNR (Musées nationaux récupération). A Jérusalem, du 20 février au 3 juin, le Musée d'Israël accueille une exposition, intitulée *A qui appartenaient ces tableaux ?*, qui témoigne des spoliations en France et des efforts entrepris pour la restitution des objets. Les visiteurs

découvrent 53 toiles, choisies dans le fond des MNR : outre les anonymes et les œuvres d'artistes réputés mineurs figurent des Fragonard, Chardin, Ingres, Delacroix, Monet, Cézanne, Matisse, Seurat, Vlaminck... Après Jérusalem, l'exposition viendra à Paris, au musée d'Art et d'Histoire du judaïsme, entre le 25 juin et le 28 septembre. Le catalogue, remarquable, est édité par la Réunion des musées nationaux. ● **M. E.**